



HAL
open science

Les représentations de l'étalement urbain en Europe : essai d'interprétation

Nadine Cattan, Sandrine Berroir

► **To cite this version:**

Nadine Cattan, Sandrine Berroir. Les représentations de l'étalement urbain en Europe : essai d'interprétation. Berque A., Bonin, P., Ghorra-Gobin C., Belin, Mappemonde. La ville insoutenable, Belin, Mappemonde, pp.87-96, 2005. <halshs-00152891>

HAL Id: halshs-00152891

<https://shs.hal.science/halshs-00152891v1>

Submitted on 7 Jun 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Une version achevée de ce texte est publiée dans « La Ville Insoutenable »,
Berque A., Bonin, P., Ghorra-Gobin C. (eds), Belin, Mappemonde.

Les représentations de l'étalement urbain en Europe : essai d'interprétation

Nadine Cattan, Sandrine Berroir

*UMR Géographie-cités
13 rue du four, F – 75006 Paris*

Introduction

L'étalement urbain est en Europe un phénomène ancien. De tous temps, la ville, bien que limitée à des territoires très restreints et très densément occupés, s'est étendue par agrégation de territoires nouveaux aux périmètres anciens. Mais, jusqu'au XIXe siècle, il est encore relativement aisé et univoque de tracer ses limites. La conjugaison des effets de la révolution industrielle et de l'exode rural modifie, à partir de la fin du XIXe siècle, profondément et sur la durée, la donne. Connaissant un accroissement démographique sans précédent, développant des moyens de transports de plus en plus performants, les villes étendent, dans un laps de temps très court, leur superficie et grignotent toujours plus loin les espaces environnants. Cela se traduit par une dilution de leurs limites tant physiques que symboliques.

Dès 1950, les rapports entre la ville et la campagne environnante n'en finissent pas de connaître des bouleversements de plus en plus radicaux. Les couronnes périurbaines d'une grande majorité de villes en Europe enregistrent, à partir des années soixante dix, des accroissements plus importants que ceux de leurs centres. Bien que le phénomène ne soit pas généralisable à toutes les catégories de villes, mais caractérise essentiellement les plus grandes métropoles, et bien que l'on puisse faire une distinction entre un modèle de l'Europe du Nord plus tôt extraverti et plus lâche, et un autre plus ramassé et dense de l'Europe du Sud, on assiste partout, depuis 1980, à une décroissance des populations, voire des emplois, dans les villes-centres au profit de leurs périphéries. Aujourd'hui, il semblerait, ici et là, qu'un mouvement de retour aux centres soit observable dans beaucoup de villes européennes.

Cycles urbains, étapes de l'urbanisation, qu'importe. Globalement, à l'aube du XXIe siècle, les faits sont là. « La ville triomphe : elle se répand presque partout, insidieuse et souvent indiscreète, jusqu'au fond des campagnes réputées profondes. Cette évolution afflige les uns et réjouit les autres. » (Donadieu 1998).

Les raisons de ce mouvement de desserrement sont aujourd'hui globalement connues. Elles relèvent de l'aspiration des populations à posséder et à vivre dans des logements plus confortables et surtout plus grands. Dans une vision un peu mécaniste, cette aspiration serait rendue possible par l'amélioration des conditions de transport et l'arbitrage fait par les ménages entre les coûts et temps de déplacement pour l'emploi et les coûts du logement. Mais ces raisons ne suffisent pas seules à expliquer les modifications de l'habiter en dehors de la ville. Elles tiendraient de plus en plus à des transformations de notre « imaginaire collectif qui a

changé de scénario un peu à notre insu » (Hervieu, Viard 2001). La symbolique de la ville s'est en effet beaucoup modifiée. La ville est aujourd'hui perçue comme dangereuse, dégradée, polluée, encombrée. Les représentations de la campagne ont également été bouleversées. Conscience écologique ou pas, la campagne devient synonyme de nature, d'horizon, de qualité de vie, de tranquillité, de santé, d'esthétisme et même de liberté. Dans cette aspiration périphérique, il y a aussi sans doute un peu de recherche identitaire, de repli sur soi face au monde agité dans une mondialisation galopante. Trajectoires personnelles, rejet de la ville, amour de la campagne, confort du logement, accession à la propriété sont autant de raisons de l'étalement urbain. Vouloir les démêler serait vain.

Quelles que soient les raisons de la modification des modes d'habiter en ville-campagne, l'étalement urbain se traduit par une mutation profonde de l'organisation des territoires et une transformation des mentalités et des idéologies vis-à-vis de la culture urbaine et de la culture rurale.

Cet article propose de décrypter la manière dont les nouvelles formes d'organisation territoriales, résultant de l'étalement urbain, sont appréhendées dans la littérature scientifique française des vingt dernières années, géographique majoritairement, avec des incursions en sociologie, urbanisme et économie spatiale. Son objectif est de mettre en évidence les sens et interprétations que donnent les auteurs aux figures émergentes des territoires de demain. Loin d'une description détaillée de l'étalement urbain, de l'évaluation de son ampleur et d'une prise de position manichéenne sur la nécessité ou non de le maîtriser, il s'agit de comprendre, dans une « des trois sources de la ville-campagne », les symboles, les pesanteurs, les mythes, les valeurs, les idéologies qui sont au fondement des lectures scientifiques du fait urbain dans ce contexte généralisé d'étalement. En passant de la question du comment on en parle, à celle de pourquoi on en parle ainsi, ce travail est un essai de mise en lumière du poids des représentations dominantes, des pesanteurs symboliques et idéologiques et de la force des modèles culturels qui sous-tendent aujourd'hui la plupart des interprétations fortes consubstantielles du fait urbain.

Les représentations catastrophistes et la symbolique de la centralité

La dissémination périurbaine est aujourd'hui moins perçue en termes d'anéantissement, de « fin des villes ». Elle est plutôt pensée en termes de complexification et de diversification des modèles dans des formes moins rigides et plus flexibles où la centralité, la hiérarchie et la polarisation ne sont plus les seuls référents. Toutefois, force est de constater que dans beaucoup de travaux européens, l'étalement est encore perçu comme un prélude d'une catastrophe annoncée. Il est toujours interprété comme un affaiblissement d'un des marqueurs majeurs de l'identité européenne, renvoyant inévitablement à la question de la spécificité de la nature de l'urbanité en Europe.

Parce qu'il dilue la ville compacte et dense dans son milieu environnant, l'étalement urbain annoncerait la disparition de la concentration urbaine et en conséquence l'essence même de la ville. Et cette perte de la ville, creuset de la civilisation, du progrès, de la démocratie, sonnerait donc l'heure de l'anéantissement de nos sociétés occidentales contemporaines. « La fin des villes », expression choc des

années 80, s'est faite l'écho de ces peurs alimentées par l'incapacité dans laquelle l'ensemble des acteurs sociaux se trouve pour maîtriser l'urbanisation et le gigantisme des villes. Echappant à tout contrôle, cette croissance serait la cause d'un accroissement des déséquilibres rural/urbain, des inégalités sociales, de la dégradation de l'environnement. Est-elle, se demande Chombart de Lauwe (1982), un signe avant coureur d'une destruction totale ?

Les raisons de la persistance de cette vision alarmiste sont à rechercher dans la grande force d'inertie de certains symboles relatifs à la ville européenne. En Europe, la ville « sans lieu, ni bornes » est perçue comme une menace à la centralité. De l'avis de tous les protagonistes, cette ville européenne compacte et dense, qui se reconnaît dans une structure spatiale modelée autour de son centre historique, où se trouvent concentrés les attributs les plus prestigieux de la centralité – pouvoir, richesse, échange, culture – est mise à mal par l'étalement et doit être préservée, historiquement, architecturalement, culturellement, au nom du bien et du patrimoine communs, symboliquement ; les raisons pour sa sauvegarde sont nombreuses.

En Europe, plus qu'ailleurs peut-être, le centre joue un rôle à la fois symbolique et intégrateur (Castells 1972). Il renferme tout d'abord l'idée de *communauté urbaine* c'est-à-dire d'un système spécifique de relations sociales et de valeurs culturelles. Il est ainsi un garant de la cohésion spatiale et sociale de la ville. Dans ce cadre, l'autonomisation fonctionnelle grandissante des périphéries par rapport à la ville centre est perçue comme un risque de ségrégation, de sécession urbaine. Les populations péri-urbaines auraient rompu les amarres avec la ville centre (Donzelot 1999) et ils se refuseraient à être citoyens au sens où ils s'abstraient de toute confrontation à l'altérité et restent dans un entre-soi jugé plus confortable (Jaillet 1999). En conséquence, ce nouveau modèle d'urbanité serait propice à une *logique de l'écart* et au développement de replis agressifs (Lévy 1999). L'affaiblissement de la centralité est alors annonciateur d'une montée de l'individualisme contre la communauté.

Ces réflexions ne sont pas étrangères à celles de Paul Claval (2000) où la centralité est notamment perçue comme détentrice du privilège de la communication avec le Cosmos et avec son prochain. Au centre, « chacun se fonde dans un grand être collectif. (...) et l'existence d'un lieu, ou de plusieurs lieux, à forte centralité symbolique permet de conjurer les tendances à l'éclatement que crée la distance et maintient en dépit d'elle la cohésion des groupes ». Par ailleurs, ne spécifie-t-on pas que dans le besoin de communication avec le Cosmos, qu'exprime la plupart des civilisations, l'expérience de fusion des êtres est d'autant plus grande que les positions sont centrales (Eliade 1965).

La puissante symbolique du centre est, en Europe, associée également à une image positive de la densité. C'est à cela que renvoient, par exemple, les géotypes de l'urbanité (central, suburbain, péri-urbain, infra-urbain, méta-urbain, para-urbain) définis à partir d'un niveau de centralité maximal où se manifeste la plus grande intensité de l'urbanité, identifiée comme un couplage entre densité et diversité (Lévy 1994). Dans un autre genre, la comparaison des villes occidentales à la ville de Tokyo construite autour d'un centre vide, proposée par R. Barthes (1984) reprend tous les symboles intangibles liés à la symbolique centrale : « conformément au mouvement de la métaphysique occidentale, pour laquelle tout centre est le lieu de la

vérité, le centre de nos villes est toujours *plein* » (...): aller dans le centre, c'est rencontrer la "vérité" sociale, c'est participer à la plénitude superbe de la "réalité". Opposant les villes quadrangulaires ou réticulaires, comme Los Angeles, à des villes concentriques caractéristiques de l'urbanisation européenne, l'auteur livre un deuxième témoignage fort relatif de la symbolique de la centralité : les formes des villes réticulaires blessent en nous un sentiment profond lié à la ville « qui exige que tout espace urbain ait un centre où aller, d'où venir, un lieu complet dont rêver et par rapport à quoi se diriger ou se retirer, en un mot s'inventer ».

Référent symbolique métaphysique, perçue comme un vecteur incontournable de cohésion et d'intégration des communautés, des groupes et des espaces, la centralité est au fondement et consubstantielle de l'urbanité européenne. En affaiblissant ce référent central, l'étalement bouleverse la donne et fait éclater la ville. Le spectre des villes américaines n'est pas loin.

Toutefois, cette réflexion sur la dimension symbolique de la centralité nous conduit à penser qu'en malmenant le principe de centralité, l'étalement urbain détruit non seulement un symbole mais également un concept scientifique incontournable de lecture et de compréhension du phénomène urbain. Cela renvoie les chercheurs à leurs angoisses et interrogations sur leurs propres limites et capacités à saisir les phénomènes émergents. Marcel Roncayolo (1993) souligne à quel point, à défaut d'une théorie générale des villes, dont la construction pose problème, nous sommes tributaires du concept de centralité. Dans la matérialité concrète et quotidienne de la recherche scientifique, on est tenté de dire que l'engouement, pour le principe de centralité tiendrait au fait que ses transcriptions spatiales sont simples, visibles et pérennes. Il est, en effet, toujours facile de repérer un centre urbain dans un paysage et cela bien longtemps après que toute trace de vie ait disparu.

Les représentations adaptatrices et la métaphore centre/périphérie

Dans les précédentes représentations, l'étalement est lu comme une remise en cause d'un modèle urbain, dit européen, fortement intégré par son centre. Dans cette deuxième série de représentations, il est considéré comme bouleversant le schématisme dual basé sur une différenciation entre l'urbain et le rural.

Bien que, dans une perspective « adaptatrice », la plupart des travaux propose l'image du continuum urbain-rural pour décrire le débordement de la ville-centre sur ses marges rurales, la métaphore centre-périphérie est encore, en Europe, une image récurrente pour penser l'étalement urbain. Cela tient en grande partie au fait, qu'en Europe, les représentations de la ville sont marquées du sceau d'un développement concentrique qui puise ses racines dans le temps long de l'histoire urbaine.

Contrairement au modèle américain qui valorise l'habitat suburbain (Ghorra-Gobin 2003), la périphérie est, en Europe, malgré les différentes cultures urbaines qui distinguent globalement un modèle nordique et un autre méditerranéen, souvent rejetée, exclue. Le modèle agglomérée de la ville européenne, qui s'éloigne du modèle américain où le vide renaît sans cesse, se matérialise au Moyen-Age avec le mur d'enceinte. Ce dernier devient alors un élément essentiel de l'identité urbaine en

établissant une distinction entre ce qui est à l'extérieur et ce qui est à l'intérieur. Bien que toutes les villes européennes n'aient pas été entourées de murailles, la portée symbolique très forte du dedans et du dehors aurait engendré une société nouvelle, à tel point souligne Jacques Le Goff (1967), que le contraste ville-campagne a été plus fort en Europe que dans la plupart des autres civilisations.

Il est en conséquent commun d'admettre que la ville européenne est repérable, par sa forme, dans les paysages. Cette forme urbaine caractéristique comprendrait un noyau central ancien et dense, une zone développée de façon radio-concentrique en continuité du bâti, et des extensions périphériques plus lâches et moins compactes. Proches du centre et en contiguïté directe, les différentes extensions sont qualifiées de sub-urbaines, plus éloignées de périurbaines. Bien que ces notions essentiellement françaises ne trouvent pas leur traduction terminologique dans d'autres langues européennes, l'appréhension conceptuelle des espaces urbains étalés est la même presque partout en Europe (Berroir 1996, Cattan et al. 1999, Guérois 2003, Hall, Hay 1980, van den Berg et al. 1982, Champion 1989, Dematteis 19XX).

Il semblerait qu'ici, plus qu'ailleurs, la ville est perçue comme une entité qualitativement différente du milieu où elle se développe (Claval 1981). Parce qu'elle se serait toujours construite contre la campagne, la ville est renégate, elle tourne le dos à son passé, à ses racines, à ses traditions (Chalas 2000). Et si, aujourd'hui plus que jamais, on ne peut plus considérer la société urbaine et la société rurale comme deux univers séparés, force est de constater qu'on trouvera toujours des raisons pour alimenter le discours sur les « nouvelles formes de l'opposition ville-campagne » (Chamboredon 2001, Mathieu 1996).

En Europe, l'espace urbain se définit d'abord par une ville-centre qui concentre population, activités, services, et richesses. Dotée d'une capacité d'innovation, de créativité et bénéficiant d'une grande accessibilité, cette ville-centre est par définition un lieu très attractif. Parallèlement et à l'image de la périphérie urbaine, la campagne se définit toujours en négatif par rapport à la ville-centre. A l'instar des couples infernaux, ville et campagne sont indissociables et ne prennent sens que dans la relation dialectique qui les unit ; la première se positionne en ensemble dominant, la seconde se lit en termes de dépendance. Il est difficile d'effacer la symbolique du dedans et du dehors. Dans ce contexte, tout se passe comme si vouloir transcender la différenciation spatiale entre le centre et la périphérie, c'est risquer de bafouer le rite du passage du sacré au profane (Racine, 1993).

Cela est notamment clair dans la multiplication des tentatives pour arrêter la ville et pour l'enclaver dans des limites bien précises alors qu'aucun pouvoir politique n'est encore attribué à ces espaces dans leurs extensions. Il s'agit là d'exclure ce qui n'est pas digne d'apparaître sous un label urbain. Cela paraît évident également lors des descriptions du périurbain, de la banlieue, des franges urbaines qui sont souvent qualifiés de vie urbaine incomplète et de vie rurale dégradée (Chombart de Lauwe 1982). Perçu comme une zone tampon entre la ville et la campagne (Le Jeannic 1996), l'espace périurbain renvoie ainsi à l'absence d'une identification intrinsèque, d'une identité propre.

Paradoxalement, si on exclut une réflexion de Chombart de Lauwe qui, dès le début des années 80, souligne que, malgré la dépendance, la misère et l'écrasement d'une population exploitée, la périphérie des villes est un lieu de l'expression populaire et de cultures originales et constitue un potentiel de transformation et de renouveau dont nous mesurons encore mal les possibilités d'actions, les travaux qui pensent le développement périphérique des villes en termes d'éclosion d'une culture propre sont rares et plus récents (Mirloup (dir.) 2002, Thomsin 2001, Donadieu 1998). Ces interprétations duales résulteraient du fait que, dans la plupart des représentations de l'étalement urbain, le périurbain est souvent perçu comme une catégorie spatiale. Or, le périurbain ne peut être réduit à un espace résiduel ou interstitiel captif de cet inexorable processus d'étalement (Thomsin 2001), il doit être pensé comme « le symptôme matériel et idéal d'un modèle émergent d'urbanité » (Cailly 2003).

Les représentations permissives et la perspective d'une ville-urbaine

Contrairement aux deux visions précédentes, les travaux qui relèvent d'une représentation « permissive » de l'étalement urbain le restitue en des termes positifs et tentent de réconcilier des composantes spatiales et sociales traditionnellement perçues comme antagonistes. Loin des logiques dualistes qui opposent rural et urbain, minéral et végétal, continu et discontinu, centre et périphérie, la démarche est ici intégratrice construite autour de la « ré-articulation et redéfinition des composantes urbaines essentielles » (Chalas 2000).

Le fondement commun de ces représentations renouvelées, ouvertes et évolutives de la ville tient particulièrement du rejet d'un modèle unique de développement de la ville et surtout du refus de l'assimilation, couramment effectuée, du moins en Europe, de toute ville à un objet dense, compact, minéral, bref, au modèle européen de l'urbain. Les défenseurs d'une ville non réductible à un seul genre pensent que « parler de la fin des villes c'est commettre l'erreur d'associer la ville à un modèle unique et à la détérioration de celui-ci » (Ascher 1995). Comme en écho, Olivier Mongin (1995) enchaîne par « la fin de la ville, c'est la fin d'une forme historique, d'un type de ville associant civilité et urbanité », la fin de la cité européenne.

La multiplication des expressions métaphoriques pour dénommer la ville, ville émergente (Dubois-Taine, Chalas 1997), troisième ville (Mongin 1995), Métapolis (Ascher 1995), ville desserrée (Bordreuil 2000) atteste du fait que la ville ne se laisse (plus) enfermer dans aucun poncif.

Un deuxième trait majeur de ces réflexions repose sur la forte capacité, attribuée aux villes, à se renouveler. La ville est repensée sous une forme non figée qui évolue sans cesse. La « ville émergente », figure emblématique de cette nouvelle réalité urbaine, est à la fois mobile et territoire, nature et au choix, polycentrique et vide. Elle est donc protéiforme, multiple, pluri-identitaire. Dans le même état d'esprit, la « troisième ville » ne connaît plus des modèles idéaux et des schémas reproductibles. Et les « métapoles » mono ou polynucléaires, plus ou moins agglomérées ou éclatées, hétérogènes, polarisées ou segmentées, dense ou étales répondent au même critère de malléabilité.

Les tenants d'une vision permissive annoncent en fait l'avènement d'une nouvelle ère dominée par le règne de l'urbain. Françoise Choay (1994) écrit qu'il faut, sans état d'âme, accepter la disparition de la ville et s'interroger sur ce qui la remplace : l'urbain. Le monde actuel est celui de l'après-ville où il devient indispensable d'imaginer les conditions d'une urbanité nouvelle (Mongin 1995) puisque le lieu de la ville n'est plus uniquement la ville elle-même, au contour net, ce peut-être la campagne ou même quelque coin perdu dans la nature. On peut être urbain tout en ne vivant plus en ville (Chalas 2000). A la ville finie, Marcel Roncayolo (1993) oppose l'urbanisme ouvert et l'idée d'une croissance indéfinie qui marque une différence fondamentale dans la conception de la ville.

Quels que soient les mots pour le dire, ces représentations, parce qu'elles lisent l'espace urbain en tant « qu'espace indifférencié, continu, sans référence à la centralité » (Mongin 1995), portent en elles les germes d'une modification voire d'une mutation de la symbolique de la ville. Toutefois, dans cette territorialisation en continue de l'espace, on est loin de l'image de la suburbia généralisée où la ville se dissoudrait dans une indifférenciation spatiale dans laquelle la concentration perdrait toute signification. Bien au contraire.

Les tenants d'une vision permissive sont avant tout urbanophiles. La nouvelle ville qu'ils proposent moins arrogante, moins exclusive, moins dominante dans le sens où elle s'adapte, se modifie, se conforme à toutes les situations et à tous les contextes, possède tous les éléments de la ville d'hier. Cela semble rassurer que l'on ait bien encore affaire non pas à autre chose que la ville, mais encore et toujours à de la ville (Chalas 2000). La troisième ville aussi se construit à partir de l'existant en opérant un « travail de couture au sein d'un espace urbain rassemblant l'héritage des deux premières villes » (Mongin 1995). La métropole également n'annonce pas l'ère d'une société et d'un espace « post-urbain » mais recompose espaces urbains et ruraux et apparaît comme une forme avancée du processus d'urbanisation (Ascher 1995).

Dans ce contexte, on propose alors de parler de « *ville-urbaine* » pour dire cette ville qui est changement dans la continuité pour reprendre un adage galvaudé. En effet, il semblerait que le rejet d'un modèle unique de la ville relèverait moins de l'attrait d'une urbanité radicalement différente que de l'impérieuse nécessité dans laquelle les chercheurs et peut-être nos sociétés se trouvent pour sauver du naufrage, en tant que concept et référent sociétal, un des symboles de la civilisation, en particulier européenne : la ville.

C'est comme si, en Europe, l'altérité et la pluralité de cette nouvelle acception de la ville et de l'urbain devenaient des garants de la pérennité de l'identité des civilisations modernes contemporaines. On ne peut, en Europe en particulier, se défaire facilement d'un concept référent et fondateur. La ville écrit Françoise Choay (1994) est « un mot fétiche qui sert à conjurer notre angoisse et à légitimer notre paresse face à une situation inédite ». Elle est, d'ailleurs, la seule à tenter l'impensable. Dans un appel à dépasser réellement nos symboles et référentiels territoriaux intangibles, elle nous invite à penser les espaces de demain en termes de « non-ville » et de « non-campagne ».

Les représentations utopistes et l'image bucolique de la ville-campagne

Ces représentations qui marquent un retour de la ville à la nature ou de la nature à la ville sont un thème récurrent qui revient cycliquement dans la culture occidentale. Bien que « du parc urbain, on est passé à la forêt périurbaine pour arriver à la ruralité périurbaine » (Donadiou 2000), elles renvoient d'une certaine façon au mouvement hygiéniste de la fin du XIXe siècle avec l'image phare de la cité-jardin proposée par E. Howard qui marquait déjà une préférence aux faibles densités dans la ville ponctuée d'espaces verts.

Aujourd'hui, les représentations bucoliques de la ville-campagne se sont, en quelque sorte, faites l'écho conscient ou non des aspirations citoyennes. Elles seraient parmi les plus représentatives de l'actuelle demande sociale placée sous l'enjeu du développement durable. Souscrivant certes à des logiques économiques et de transports, les transformations des manières d'habiter et de se mouvoir dans l'espace trouvent également « leur origine dans l'imaginaire urbain de la nature » (Donadiou 2000) qui marque « en permanence les idéaux et les comportements urbains des rêveries du promeneur solitaire à la ruée mécanisée des week-ends » (Racine 1993). C'est la quête éternelle de l'Arcadie sauvage et sombre de la forêt ancestrale, pastorale et agricole des paysages champêtres et des jardins paradisiaques (Schama 1995).

Dans ces représentations utopistes, l'étalement urbain renvoie donc à l'image d'une campagne urbaine et à celle d'une urbanité rurale (Donadiou 2000). « La ville aux champs » et l'agriculture dans la ville sont ici les deux faces de la même pièce. Serait-ce l'histoire d'une certaine association du minéral et du végétal qui est alors contée ? Dans tous les cas, ces représentations nous disent que la ville est en train de changer de nature, et la campagne de naturel !

Dans ces visions plus que dans aucune autre, on nous invite aussi clairement à considérer la ville-campagne comme un compromis entre un désir de citadinité et un imaginaire pastoral : « le mouvement de fond est bilocalisé : un pied en ville, un pied à la campagne » (Hervieu, Viard 2001).

Chez les tenants d'une vision utopiste, c'est comme si les normes de lecture étaient inversées : l'étalement n'est plus perçu comme le débordement de la ville sur l'espace rural environnant mais pensé en termes d'incursion de la campagne dans la ville. Parmi les images fortes du changement de perspective proposé par ces représentations, une perception que l'on reprend sous la forme d'une question semble émerger : au lieu de chercher en vain à contrôler la croissance des villes, pourquoi ne pas construire le tissu urbain avec les espaces agricoles et forestiers ? L'agriculture périurbaine devrait ainsi être considérée comme un outil d'urbanisme capable d'organiser durablement le territoire des cités (Donadiou 2000). Souvent perçu comme dévoreur d'espace à l'origine de la dégradation paysagère et comme consommateur d'énergie alimentant la pollution atmosphérique, l'étalement urbain dans son acception utopiste devient compatible et, en quelque sorte, garant d'un développement spatial et socio-économique harmonieux et soutenable.

Le changement de perspective est également perceptible en termes socioéconomiques et surtout politiques. A l'image de l'effacement des frontières

entre le rural et l'urbain, B. Hervieu et J. Viard (2001) se demandent si le modèle strict qui organisait la moindre étape de la hiérarchie spatiale, de la « campagne la plus profonde » jusqu'à l'urbs parisienne, n'est pas en train d'être bousculé et nous convient ainsi à une réflexion sur la refonte des grilles institutionnelles.

Il nous semble que ces représentations bucoliques abordent d'une manière alternative et innovante, les métamorphoses de nos espaces de vie et celles plus globales de nos sociétés. C'est comme si les craintes de bousculer l'ordre conceptuel dominant établi étaient plus faibles qu'ailleurs. Nous constatons que la plupart des travaux que nous avons sélectionnés dans cette rubrique relève en particulier de chercheurs spécialistes des paysages et du monde rural. Cette coïncidence a aiguisé notre curiosité. Contrairement aux tenants des précédentes représentations, tous ces chercheurs pensent la ville-campagne à partir du dehors, de l'espace non urbain. En conséquence, cela nous conduit à nous demander, avec un brin de provocation si, avec des objets d'étude souvent perçus en négatif, dominés et toujours dépendants de la dynamique urbaine, ces chercheurs n'auraient pas moins à perdre en mettant à mal les lectures et interprétations relevant des modèles dominants. C'est comme si les normes du système scientifique régissant les études sur la ville n'étaient pas (ou plus) favorables au changement et constituaient un frein aux idées novatrices. Tandis que les normes régissant les travaux sur le rural étaient plus permissives et soutenaient, d'une certaine façon, le développement de réflexions autres. Auto-suffisance et satisfaction du côté des théories urbaines, ouverture et quête d'un ailleurs meilleur du côté des études rurales ? Rejoint-on là certains préceptes de la théorie de la diffusion sur la résistance à développer ou à adopter une opinion innovante dans un système social normé et non favorable au changement (Rogers 1983) ?

Mais attention au risque de conclusion hâtive. Dans l'ensemble de ces représentations, l'amour des campagnes est encore perçu comme le triomphe de l'urbanité pour tous et en tous lieux. Rares sont les chercheurs qui refusent certaines notions aujourd'hui couramment utilisées comme urbanisation des campagnes et périurbanisation. Parce qu'elles renvoient à des mécanismes qui ne peuvent être que d'origine urbaine, L. Thomsin (2001) par exemple dénonce ces expressions et plaide explicitement pour une rupture avec cette ancienne hiérarchisation des valeurs.

De la difficulté des représentations novatrices et la fin du mythe urbain

Les visions de l'étalement urbain que nous qualifions de novatrices sont les moins bien abouties notamment en termes de formalisations théoriques. Elles portent toutefois en elles les germes les plus féconds d'un bouleversement et d'une mutation de nos catégories de penser la ville mais aussi plus globalement d'un renouvellement de nos approches relatives aux liens qu'entretiennent les sociétés avec les territoires.

Ces représentations tiennent essentiellement de la modification des pratiques de mobilité des populations, des biens, de l'information, et contribuent à mettre à mal une perception des territoires, et particulièrement des espaces urbains européens, ordonnés par la distance selon un agencement régulier et prévisible. L'appréhension dominante de la ville, et notamment de la ville européenne, vécue et déclinée en terme d'étendue, construite par des liens de proximité dans un espace continu vole

en éclat. La ville devient réticulée, issue de relations qui se dessinent en connexité entre des lieux distants. Dans cette « ville en archipel » le vide est sans cesse recréé dans une dynamique où jouent pleinement les effets de lignes et de tunnel.

Plusieurs images, aujourd'hui communes, symbolisent cette vision. Evoquant les périphéries urbaines, Francis Beaucire (1995) parle de ville invisible qui « ne se matérialise que lorsqu'elle est en mouvement ». Cela traduit l'idée qu'avec la mobilité une nouvelle sorte d'espace urbain voit le jour, fait de mouvement, « de flux qui se fait espace, (et) qui est espace lui-même » (Chalas 2000). C'est la ville-réseau qui remplace la ville-territoire, la ville de l'interactivité qui détrône celle de l'activité (Virilio 1987). C'est une « ville en archipel » qui se construit sous nos yeux (Veltz 1996). Dans ce paradigme de la ville réticulée, les réseaux de circulation et de communication recomposent la ville et font que « les nœuds comptent autant que les zones, les connexions autant ou plus que les frontières, le temps autant ou plus que l'espace » (Dupuy 1991). La « ville-mobile » va jusqu'à accommoder flux et habitat, à les recouper, les confondre en une seule et même réalité (Chalas 2000). Mais, au-delà des effets directs des réseaux physiques, la notion de ville-réseau se définirait également et surtout par des modifications plus abstraites relatives à la nature des relations intra-urbaines : à la domination des relations verticales entre l'hinterland et le pôle central succèderaient, par exemple, des relations à caractère maillé non pyramidal (Veltz 1996).

Il ne fait aucun doute de tout l'intérêt que nous avons à placer la réflexion sur la ville-campagne dans une approche qui considère les flux comme une composante constitutive à part entière des processus territoriaux et urbains. Pourtant la pensée d'une territorialité réticulaire demeure encore aujourd'hui inachevée. Au-delà d'un effet d'annonce souvent, par ailleurs, très bien argumenté, force est de constater, avec grande déception, que « la conception d'une post-modernité urbaine fondée sur les notions, et les réalités, de ville-mobile, de ville-mouvement, de ville en mouvement, (...) n'est guère encore développée » (Chalas 2000). On sait dire en effet ce que devrait être ce changement de perspectives dans notre conception de la ville, mais on ne sait pas totalement lui donner sens ni inventer les fondements d'une approche qui, sans pour autant être une nouvelle théorie, permettrait de ne plus penser les territoires et a fortiori les villes uniquement en termes de zonages et de répartitions mais en termes *d'articulations et d'interdépendances*.

Dans un essai de clarification et de compréhension, nous tentons de faire la synthèse de quelques unes des pesanteurs qui, bien que globalement dépassées dans la littérature scientifique, n'en continuent pas moins de ressurgir ici et là et conduisent à entraver une construction réflexive sur le rôle du flux comme élément de production territoriale.

La première de ces pesanteurs tient d'une perception conflictuelle et encore non totalement réglée du réseau et du territoire. Le réseau jouerait les villes contre leurs territoires et même contre leurs habitants. En découle alors une série de craintes venues d'un autre âge comme des préludes d'une catastrophe annoncée. Le réseau est une menace pour la cohésion spatiale et sociale de la ville. Croissance et maturité des périphéries, affaiblissement de la centralité, déliquescence des territoires de proximité conduiraient, dans cette logique, à déconnecter la ville de son arrière-pays. A l'instar du modèle urbain américain, tous les ingrédients et conditions

de l'émergence d'une polarisation sociale et spatiale des populations urbaines européennes seraient ici réunis. Attention aux précipitations et enchaînements rapides. Il faut garder à l'esprit que l'appartenance à des communautés ne se fondent plus exclusivement de nos jours sur la proximité (Choay 1994).

La deuxième pesanteur est liée à l'idée de pouvoir. Contrairement à une ville en mobilité continue, impalpable, imprévisible, une ville délimitée, zonée, répartie donne l'impression d'être organisée, gérée, structurée. Elle donne la satisfaction illusoire d'un contrôle et d'une maîtrise territoriale. La ville européenne a en effet peur du désordre.

Nos propres limites tant en termes de référents conceptuels que de capacité imaginative fondent la troisième pesanteur. Dans un plaidoyer pour la prise en compte de la seule réalité concrète que sont les flux et leur enchevêtrement, Pierre Veltz (1996) explique que nos représentations continuent à extrapoler les modèles traditionnels du territoire et sont ainsi prises en défaut. Elles laissent échapper la véritable nouveauté qui fait que « le territoire des réseaux fait place à un véritable territoire *en réseau* ». Nos représentations perçoivent difficilement toutes les implications du primat de la relation, réalité qui est, d'après l'auteur, un défi à la représentation et à l'imagination. Gabriel Dupuy (1991) souligne que, dans une perspective réticulaire de la ville, nous ne disposons pas des outils intellectuels adéquats pour la compréhension et la maîtrise du fait urbain. Concevoir le lieu et la circulation, la ville et le transport, l'immobile et le mobile, le compact et le fluide non seulement comme deux entités complémentaires à articuler mais également comme si chacune des paires ne formait plus qu'un seul ensemble est une chose bien difficile à imaginer encore aujourd'hui (Chalas 2000).

Il nous semble qu'une quatrième pesanteur plane, peut-être plus que les autres, sur ces représentations. Penser la ville elle-même en tant qu'espace des flux c'est une manière de faire sauter un dernier symbole identitaire urbain, celui de la sédentarité. Or, peu de personnes sont aujourd'hui prêtes à le faire. L'histoire urbaine n'est-elle pas construite autour des vestiges des premières sédentarités datées du néolithique et rendues possibles grâce au développement de l'agriculture ? La conciliation des composantes d'une société nomade avec l'idée même de la ville nous semble être le défi majeur de ces représentations novatrices. Investir, par exemple, des notions telles que territoires circulatoires et populations circulantes (Tarrus 1989), renvoyant à l'idée que les espaces mais également les êtres humains changent de nature et deviennent eux-mêmes des entités mouvantes et fuyantes, pourrait conduire à une modification des visions et concepts dominants.

Mais, ces visions d'un étalement urbain qui font de l'espace urbain et de la société urbaine des entités toujours mouvantes ne seraient-elles pas, peut-être à leur insu, les pourfendeuses du mythe urbain ?

Troquer cependant le mythe urbain contre le mythe du réseau serait une grave erreur. Quelle que soit la manière dont les réflexions pour ré-inventer, re-définir, repenser la ville, la campagne, la ville-campagne et plus globalement les territoires de demain seront menées, il faut garder à l'esprit la force contraignante des symboles. En conséquence, il faut à tout prix éviter de vouloir remplacer une référence symbolique forte par une autre. Nos recherches futures devraient tenter de dépasser

d'un point de vue scientifique tous fondements dogmatiques et normatifs des théories spatiales et urbaines contemporaines en développant des approches et réflexions critiques et pragmatiques des processus socio-spatiaux à l'œuvre.

Conclusion : Chronique d'une psychanalyse urbaine annoncée !

Au terme de cet essai, force est de constater que nous ne savons pas bien encore parler de la ville-campagne. Les raisons sont plurielles. Puissante symbolique urbaine, poids des théories dogmatiques scientifiques, limites des outils conceptuels, rationalisation de l'imaginaire. Cet article montre que l'ensemble de ces facteurs joue comme des pesanteurs qui freinent l'émergence de nouvelles visions fondamentalement alternatives de cette entité territoriale, aujourd'hui de plus en plus, en mal d'identité.

Nous souhaitons dans cette conclusion plaider la cause d'un territoire ville-campagne renommé et re-représenté par une géographie capable de ne plus penser les espaces en termes de zones bien délimitées, de frontières, de limites, en découpages et en grilles, mais par une géographie capable de saisir l'indéfini, le multiple, l'espace ouvert, sans bornes et pluriel. Qu'on le dise réticulé, déconnecté, vide, plein, minéral, végétal, qu'importe. L'important est de ne pas le compartimenter, et le réduire à un modèle unique.

Cette approche intellectuelle reste à construire. Nos travaux de recherche devraient s'en saisir. Donna Haraway (1991) tente de comprendre le processus d'hybridation aujourd'hui partout à l'œuvre en proposant l'« Actor-network theory ». Sa créature de cyborg – une hybride machine et humaine – produit de la réalité sociale et de la pure fiction, est également un essai ironique de dépassement des cadres étriqués et conflictuels dans lesquels continuent de se déployer les réflexions contemporaines. Ces filtres théoriques, encore en construction, ont le mérite d'exprimer toute la revendication de penser hors des catégories duales de la pensée moderne (Chivallon 2004).

Références

Ascher F., 1995. Métapolis ou l'Avenir des villes. Paris, Odile Jacob.

Barthes R., 1984. L'empire des signes. Paris, Flammarion.

Beaucire F., 1995. Urbanisme et développement durable – A « ville invisible », citadin insaisissable. Transports urbains, n°88, juillet-septembre.

Berroir S., 1996. Densités de population et d'emploi dans les grandes villes françaises. In Données urbaines 1. Paris, Anthropos, collection villes.

Bordreuil J.S., 2000. La ville desserrée. In La ville et l'urbain ; l'état des savoirs, Paquot, Lussault, Body-Gendrot (dir.). Paris, Ed. de la découverte.

Cailly L., 2003. Périurbain. In Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, dir. Lévy J., Lussault M.. Paris, Belin.

- Castells M., 1973. La question urbaine. Paris, FM/Fondations.
- Cattan N., Pumain D., Rozenblat C., Saint-Julien Th., 1999. Le système des villes européennes. Paris, Economica-anthropos, coll. Villes.
- Chalas Y., 2000. L'invention de la ville. Paris, Economica anthropos, coll. Villes.
- Chamboredon J.C., 2001. Nouvelle formes de l'opposition ville-campagne. In La ville aujourd'hui, Histoire de la France urbaine, dir. Roncayolo M.. Paris, Seuil.
- Champion A.G., (ed.), 1989. Counterurbanization, the changing pace and nature of population deconcentration. London, Edward Arnold.
- Chivallon C., 2004. Débattre autour du postmodernisme : commentaries de textes choisis. L'espace géographique n°1.
- Choay F., 1994. Penser la non-ville et la non-campagne de demain. In La France au-delà du siècle. La tour d'Aigues, Ed. de l'Aude.
- Chombart de Lauwe P.H., 1982. La fin des villes. Paris, Calmann-Lévy.
- Claval P., 1981, La logique des villes. Paris, Litec.
- Claval P., 2000. Réflexions sur la centralité. Cahiers de Géographie du Québec, vol. 44, n°123, décembre.
- Collectif, 2001. La ville aux champs. Paris, ADEF.
- Donadieu D., 2000. Campagnes et natures urbaines. In La ville et l'urbain ; l'état des savoirs, Paquot, Lussault, Body-Gendrot (dir.). Paris, Ed. de la découverte.
- Donadieu D., 1998. Campagnes urbaines. Paris, Actes Sud – ENSP.
- Donzelot J., 1999. La nouvelle question urbaine. Esprit, Quand la ville se défait, novembre.
- Dubois-Taine G., Chalas Y., 1997. La ville émergente. La tour d'Aigues, Ed. de l'Aube.
- Dupuy G., 1991, L'urbanisme des réseaux. Paris, Colin - coll.U-Géographie.
- Eliade M. (1965). Le sacré et le profane. Paris, Gallimard.
- Ghorra-Gobin C., 2003. Villes et société urbaine aux Etats-Unis. Paris, Colin – coll. U.
- Guérois M., 2003. Les formes des villes européennes vues du ciel. Thèse de doctorat, Université Paris 1.
- Hall P., Hay D., 1980. Growth centres in the European urban system. London, Heinemann Educational Books.
- Haraway D., 1991. Simians, Cyborgs and Women : the reinvention of Nature. London, Free Association Book.
- Hervieu B., Viard J., 2001. Au bonheur des campagnes. La tour d'Aigues, éditions de l'Aube, Intervention.

- Jaillet M.-C., 1999. Peut-on parler de sécession urbaine à propos des villes européennes? *Esprit*, Quand la ville se défait, novembre.
- Kayser B., 1996. Ils ont choisi la campagne. *La tour d'Aigues*, éditions de l'Aude, poche essai.
- Le Goff, 1967. *La civilisation de l'Occident médiéval*. Paris, Arthaud.
- Le Jeannic Th., 1996. La délimitation des nouvelles aires urbaines. In *Données urbaines 1*. Paris, Anthropos, coll. Villes.
- Lévy J., 1994. *L'espace légitime*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Lévy J., 1999. *Le tournant géographique*. Paris, Belin.
- Mathieu N., 1996. Rural et urbain. Unité et diversité. In Jollivet M., Eizner (coord.), *L'Europe et ses campagnes*. Paris.
- May N., Veltz P., Landrieu J., Spector T. (dir.), 1998. *La ville éclatée*. La Tours d'Aigues, éditions de l'Aube-sociétés.
- Mirloup J.(dir.), 2002. *Régions périmétropolitaines et métropolisation*. Orléans, Presses univ. d'Orléans, coll. CEDETE.
- Mongin O., 1995. *Vers la troisième ville ?* Hachette, questions de Société.
- Monnet J., 2000. Les dimensions symboliques de la centralité. *Cahiers de Géographie du Québec*, volume 44, n°123, décembre.
- Racine J.-B., 1993. *La ville entre Dieu et les Hommes*. Genève, Presses Bibliques et Universitaires.
- Raffestin C., 1980, *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Litec.
- Rogers E.M., 1983. *Diffusion of Innovation* (third ed.). N.Y. The Free Press, Division of MacMillan Pub. Co., Inc.
- Roncayolo M., 1993. *La ville et ses territoires*. Folio-essais.
- Tarrius A., 1989. *Anthropologie du mouvement*. Caen, Paradigme.
- Tarrius A., 1994. Territoires circulatoires et espaces urbains. *Les Annales de la recherche urbaine*. Numéro spécial : Mobilité.
- Thomsin L., 2001. Un concept pour le décrire : l'espace rural rurbanisé. *Ruralia 09*.
- Van den Berg L., Drewett L., Klasse L.H., Rossi A., Vijverberg Ch. T., 1982. *Urban Europe, a study of growth and decline*. Oxford, Pergamon Press.
- Veltz P., 1996, *Mondialisation, Villes et Territoires*. Paris, PUF.
- Virilio P., 1987. Cité, miroir, agonie. *Les Annales de la recherche urbaine*, n°34.

